

## ACTUALITÉ CULTURE

Le Point - Publié le 15/04/2015 à 06:12

## Fabuleux Leopardi !

VIDÉO. Le film que Mario Martone consacre à la vie et à l'oeuvre du poète italien donne furieusement envie de le lire et d'en savoir plus.



Elio Germano joue le jeune Leopardi dans un film de Mario Martone. © Paname distribution

10

Par VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

"Il giovane favoloso", le jeune homme fabuleux. Voilà comment la grande écrivaine italienne Anna Maria Ortese nommait Giacomo Leopardi (1798-1837), et, loin de l'imagerie du poète - philosophe bossu, maladif et mélancolique -, c'est le titre que Mario Martone a choisi pour son film magnifique, devenu tout simplement *Leopardi* pour sa sortie française. Le cinéaste napolitain propose une oeuvre exceptionnelle, un voyage poétique d'une grande beauté dans la vie et l'oeuvre de Leopardi - à l'exception de deux ou trois scènes qui dénotent un peu -, illuminé par l'interprétation remarquable d'Elio Germano. Gabriel Maztneff, qui l'a déjà chaudement recommandé dans sa chronique, y note que les Français "n'ont jamais lu une ligne de cette oeuvre". On est loin du temps où Gide gardait auprès de lui le masque mortuaire de Leopardi...

Au sortir de ces 2 h 15 de haute volée, le spectateur ébloui et bouleversé ne peut qu'avoir envie de prolonger ce compagnonnage. La librairie française, et notamment le travail de vingt ans des éditions Allia, est à la hauteur pour satisfaire cet impérieux désir. Leopardi dans son *Zibaldone*, cahier qui ne le quittait jamais, plus de 2 000 pages de journal, pensées, études critiques, traductions et réflexions, dit le bien que procurent les oeuvres de génie : "Elles consolent toujours, raniment l'enthousiasme et, en évoquant et représentant la mort, elles rendent momentanément à l'âme cette vie qu'elle avait perdue : ce que l'âme contemple dans la réalité l'afflige et la tue, ce qu'elle contemple dans les oeuvres de génie qui imitent ou évoquent d'une autre manière la réalité des choses, la réjouit et lui redonne vie."

### L'esclavage de la puissance paternelle

L'oeuvre de Leopardi naît dans la bibliothèque paternelle, où le jeune Giacomo étudie sous le regard d'un père érudit, d'une exigence incommensurable, comme semble l'être son amour pour l'aîné de ses enfants, chétif, au corps déjà torturé par le travail. Dans ses *Pensées* (Allia), Leopardi décrit l'esclavage de la puissance paternelle : "Inestimable bien pour un enfant d'être guidé par un être plein d'expérience et d'affection, et nul ne peut tenir ce rôle mieux que son propre père, se paye par l'étouffement total de la jeunesse, et généralement de toute la vie".

La seule échappée dans ses journées implacablement vouées à la lecture, la philologie (il apprendra sept langues, dont l'hébreu), la traduction d'Homère entre autres, dans une atmosphère hautement surveillée, est la vision, par la fenêtre du palais familial, d'une jeune fille modeste, fille du cocher de la maison, penchée à la sienne. Elle sera, bientôt, emportée dans la fleur de l'âge, inspirant au jeune Leopardi un poème que tous les écoliers italiens apprennent : *À Silvia*. Hors de la demeure, où l'on vit sous le poids de la religion et de la peur panique des idées révolutionnaires, l'autre respiration, pour le jeune homme, est cette nature avec laquelle il vit en amour et que sa poésie ne cessera de célébrer, dès ce poème de jeunesse intitulé "L'Infini". Le film montre aussi bien ce corps-à-corps avec le paysage -

dialogue ininterrompu avec la lune -, que l'avidité de l'écrire. Il s'achève d'ailleurs sur un des plus beaux poèmes de Leopardi, "Le Genêt", où la fleur qui pousse sur le Vésuve dit toute la fragilité de la condition humaine :

"Le présent paysage est une seule ruine,

Et c'est là ta demeure, ô douce fleur, et comme

Compatissant au mal que les autres subirent,

Tu lances vers le ciel ton suave parfum,

Consolant le désert."

### **Douloureusement, joyeusement humain**

Martone remporte un défi auquel avant lui aurait voulu se confronter Visconti. Le cinéaste a puisé dans les écrits du poète la substance de son film sans "dessécher", tout au contraire, son personnage est rendu douloureusement mais aussi joyeusement humain. L'arrivée de Pietro Giordani, l'homme de lettres avec lequel Giacomo correspond depuis longtemps, venu visiter ce jeune homme qu'il considère déjà à l'immense valeur de ses premiers *Chants*, marque un tournant dans le destin de Leopardi. D'une tentative de fuite à l'autre du joug familial, le voici, dix ans plus tard, à Florence, enfin libre de se consacrer à son oeuvre hors de sa ville "ignoble" de Recanati, dans les Marches, où il étouffait.

"Je hais la vile prudence qui nous glace, nous enchaîne, et nous rend incapables de toute grande action, en nous mettant au rang des animaux qui attendent béatement, sans autre souci, la poursuite de leur misérable vie. Je sais que l'on me jugera fou, mais je sais aussi que tous les grands hommes ont été jugés tels", écrira-t-il.

### **Ranieri, l'ami, le frère**

Leopardi y vit avec celui qui comptera comme un ami, un frère et peut-être plus encore, qui était à l'époque de leur rencontre un révolutionnaire napolitain en cavale, de huit ans son cadet : Antonio Ranieri, un homme à femmes, beau et fringant, tandis que l'écrivain, gagné par la maladie, aura de plus en plus de mal à marcher. Et son oeuvre, recopiée jour après jour, préservée dans tous les déménagements qui suivront dans leur vie de bohème, et éditée pour partie à titre posthume. Si les écrits de Leopardi portent cette mélancolie de ceux qui, privés de jeunesse et nourris de savoir, devinent trop tôt la condition humaine, le poète ne supportait pas qu'on la rattachât à ses maux physiques. Peu le comprenaient.

"Ce n'a été que par effet de la lâcheté des hommes, qui ont besoin d'être persuadés du mérite de l'existence, que l'on a voulu considérer mes opinions philosophiques comme le résultat de mes souffrances particulières, et que l'on s'obstine à attribuer à mes circonstances matérielles ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. Avant de mourir, je vais protester contre cette invention de la faiblesse et de la vulgarité, et prier mes lecteurs de s'attacher à détruire mes observations et mes raisonnements plutôt que d'accuser mes maladies."

À Naples, où s'achève son existence avec Ranieri, et le film de Martone, dans sa partie la plus intense, Leopardi songe à la belle Fanny (excellente Anna Mouglalis dans le film) dont il est tombé amoureux à Florence, pour laquelle il écrira des vers sublimes ("Aspasie") alors qu'elle n'a d'yeux que pour Antonio. Le film donne à entendre la poésie, un peu vite hélas pour l'apprécier tout à fait, mais bien assez pour avoir envie de retourner au poète de l'amour. Ses écrits autobiographiques réunis chez Allia comptent, autour du poème "Premier amour", un Journal du premier amour, en écho à celui qu'il éprouva pour sa cousine : "J'ai écrit ces lignes qui me permettront aussi d'explorer les profondeurs de l'amour et de pouvoir toujours me rappeler avec la plus grande exactitude comment cette passion souveraine est entrée pour la première fois dans mon coeur." Et l'on poursuivra le parcours dans l'oeuvre poétique, notamment dans la traduction (Payot, Rivages) des *Chants*, édition bilingue qu'en fit René de Ceccatty. Ce dernier, en marge des biographies consacrées au poète, dont celle de Pietro Citati (Gallimard), a écrit un livre sur l'amitié extraordinaire, si bien mise en scène dans le film, qui unit Ranieri et Leopardi, *Noir souci* (Flammarion).

### **Esprit encyclopédique**

Où retrouver Leopardi tel que le film de Matorne le donne à voir, sentir et admirer ? Le choix est vaste : dans ses poèmes, à commencer par "L'infini", dans le *Zibaldone*, ou, si le volume de ces *Mélanges* effraie, dans les extraits qu'en propose Allia (*Tout est rien*) ou encore sa correspondance. La profondeur de l'homme, cet esprit encyclopédique, semble vertigineuse, et même si le pessimisme l'entoure, c'est la "vitalité désespérée", chantée par son compatriote Pasolini bien plus tard, qui est à l'oeuvre.

En visitant le [site de l'éditeur](#), on se laisse encore surprendre par cette citation extraite de *Palinodie*, long

poème où l'homme engagé dans son époque délivre presque un avant-goût de la nôtre... "C'est un siècle d'or, ô Gino, que déroulent à présent les fuseaux des Parques. L'amour universel, les chemins de fer, l'extension du commerce, la vapeur, l'imprimerie et le choléra vont relier les peuples et les pays les plus éloignés les uns des autres ; et il ne faudra pas s'étonner si le pin ou le chêne viennent à produire du lait ou du miel ou même à danser à l'air d'une valse."

**REGARDEZ la bande-annonce d'*Il Giovane Favoloso* :**

Accédez à l'intégralité des contenus du Point à partir de 1€ seulement

**CULTURE**

RSS Culture

Percy Sledge est mort : les couples sont en deuil !

Découvrez les coulisses de la gare de Lyon !

Booba sur "Charlie Hebdo" : "Quand on joue avec le feu, on se brûle"

Cannes : pour la première fois, une réalisatrice fera l'ouverture

[Tous les articles - Culture](#)

## NOS SUGGESTIONS DE LECTURE



Rémi Brague : Finkielkraut "parle des livres après les avoir lus" **A**



Inde : la technologie qui donne la parole aux pauvres



Cetelem : Michel Polnareff contre-attaque... quatre ans après



Affaire de l'appartement : Lepaon blanchi par une enquête de la CGT

Aucun commentaire

[Ajouter un commentaire](#)

Soyez le premier à réagir sur cet article